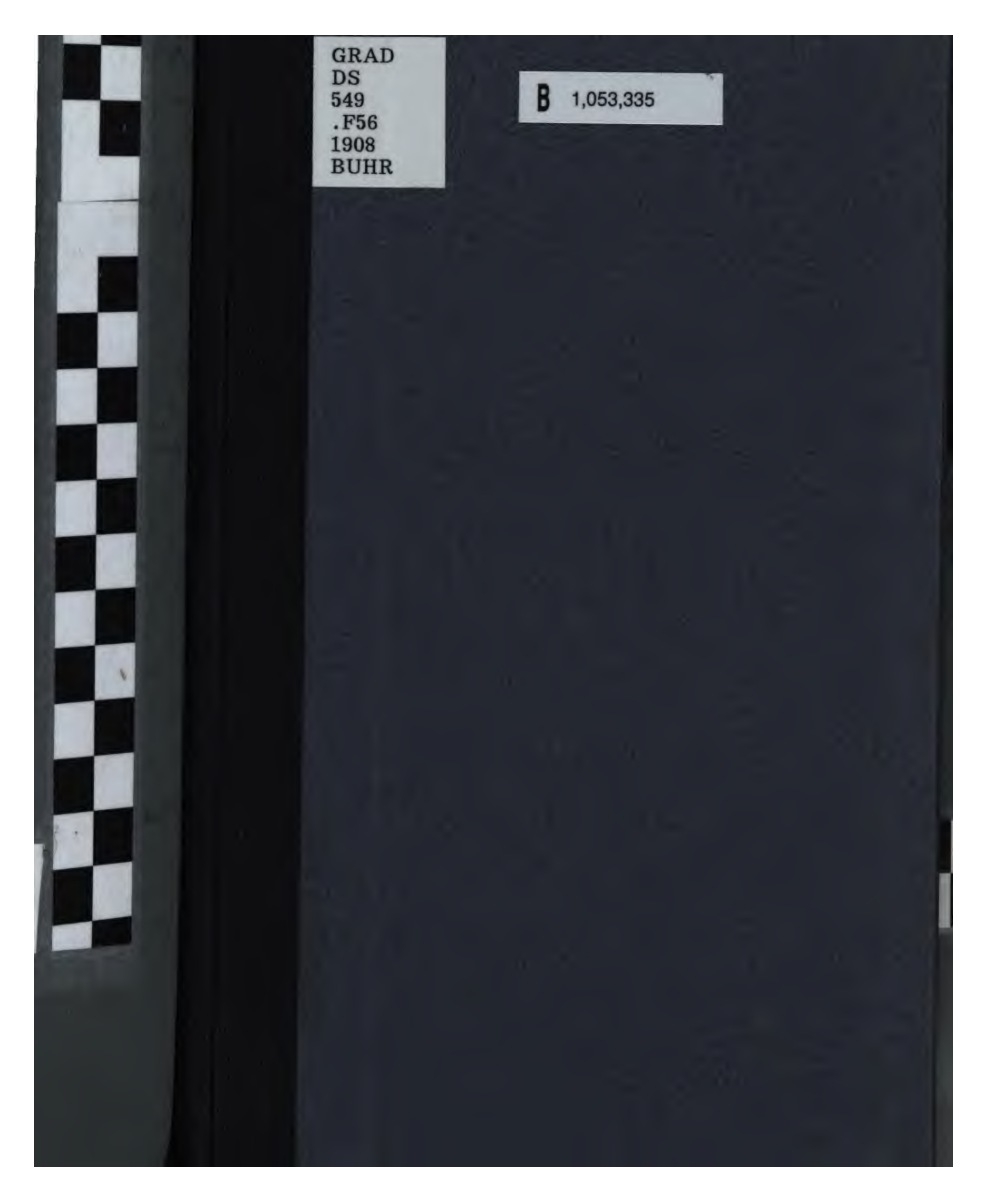


GRAD
DS
549
.F56
1908
BUHR
B 1,053,335

LES

ÉTUDES INDOCHINOISES

LES
ÉTUDES INDOCHINOISES

LEÇON D'OUVERTURE

DU COURS D'HISTOIRE ET DE PHILOLOGIE INDOCHINOISES

Faite au Collège de France, le 16 mai 1908

PAR

M. LOUIS FINOT

Directeur adjoint à l'Ecole des Hautes Etudes

Ancien directeur de l'Ecole française d'Extrême-Orient

Extrait du *Bulletin du Comité de l'Asie Française*

PARIS

AU SIÈGE SOCIAL DU COMITÉ DE L'ASIE FRANÇAISE

19-21, RUE CASSETTE, 19-21

—

1908

LES ÉTUDES INDOCHINOISES

LEÇON D'OUVERTURE

DU COURS D'HISTOIRE ET DE PHILOLOGIE INDOCHINOISES

Messieurs,

La tradition constante du Collège de France est de faire bon accueil aux sciences nouvelles. Il y est resté fidèle en ouvrant ses portes à la philologie indochinoise. Le groupe d'études qu'on est convenu de désigner sous ce nom n'a, en effet, d'existence réelle que depuis moins d'un demi-siècle. Encore cette naissance tardive ne fut-elle point suivie d'un développement continu. Les initiateurs de ces recherches n'étaient pas des savants de profession : c'étaient des explorateurs et des soldats. Leur enquête était, par suite, sujette à bien des risques : il suffisait d'un accès de fièvre ou d'une balle ennemie, moins que cela, d'un de ces déplacements si fréquents dans les carrières coloniales, pour interrompre une œuvre que personne n'était préparé à continuer. Ainsi le flambeau ne passait pas de main en main : il s'éteignait et se rallumait tour à tour.

Il y a dix ans seulement que la fondation de l'Ecole française d'Extrême-Orient a enfin ouvert une période de travail permanent et organisé. Depuis lors, l'œuvre a été poursuivie avec assez

de suite, d'activité et de succès pour qu'on ait jugé le moment venu de lui donner ici même le complément d'un enseignement scientifique destiné à faire connaître les résultats acquis et à préparer les résultats futurs. Cet enseignement jouira, comme il convient, d'une entière autonomie; mais, dans l'esprit de son institution, il doit être solidaire de l'Ecole française ; et le choix dont j'ai été honoré en cette circonstance répond avant tout au désir de voir régner entre ces deux laboratoires l'unité de vues, l'identité de méthodes et les relations amicales, qui sont les meilleurs gages d'une fructueuse collaboration.

Ce désir est le mien ; et si ces modestes leçons pouvaient réussir à éveiller des sympathies et à susciter des vocations pour la grande tâche scientifique qui nous incombe en Extrême-Orient, je croirais m'être acquitté, en quelque mesure, de ma dette de reconnaissance envers le Gouverneur général de l'Indochine qui a pris l'initiative et assumé les charges de cette fondation, envers le Collège de France qui a bien voulu m'accorder ses suffrages, et envers le Gouvernement qui les a ratifiés.

Avant d'aborder dans ses détails notre champ d'études, il ne sera pas inutile d'y jeter un coup d'œil d'ensemble et d'en délimiter à grands traits les parties connues et les parties inexplorées.

I

En 1861, au moment où l'occupation de la Cochinchine attirait sur ces contrées l'attention publique, un célèbre professeur du Collège de France, M. Barthélemy Saint-Hilaire, traduisait l'opinion régnante en écrivant qu' « à l'exception peut-être du Birman », tous les autres pays de l'Inde transgangétique, Tonquin, Cochinchine, Cambodge, Laos, Pégou, Arakan, « méritent à

peine les regards de l'histoire (1) ». Il est permis de penser que l'histoire avait, sous le second Empire, des regards bien sévères. Assurément l'Indochine n'a pas eu d'annales aussi brillantes que l'Inde. Pourvue, comme celle-ci, de grands fleuves navigables, de ports naturels, de terres fertiles et de riches forêts, placée, de plus, au débouché des vallées de l'Asie centrale, comme pour recueillir le flot des migrations, elle a attiré sur son sol des races variées, mais dont aucune, par malheur, n'était comparable à celle qui descendit un jour du plateau iranien dans la vallée de l'Indus. La famille indochinoise n'est pas, il faut l'avouer, une famille illustre; mais elle peut prétendre à quelque considération du fait de l'étendue de sa parenté. Elle se rattache, en effet, par delà la mer, au vaste domaine austronésien; par les Mon-Khmêr, elle se ramifie jusque dans l'Hindoustan; par les Taï, elle s'apparente aux Chinois; par les Birmans, elle se relie au Tibet: elle est ainsi un nœud du système ethnique et linguistique de l'Asie orientale et une donnée essentielle de tous les problèmes qui se posent dans cette partie du monde. Sa culture, il est vrai, n'est pas originale; mais elle a su, en un point au moins, se montrer digne de son modèle jusqu'à le surpasser: c'est sur les bords du grand lac cambodgien que l'architecture hindoue a donné sa plus belle floraison.

J'ajoute que, sans l'Indochine, nous n'aurions de l'Inde elle-même qu'une notion incomplète et fausse. Nous la verrions encore, avec les yeux des premiers indianistes, sous l'aspect d'une nation dévote et casanière, docile aux injonctions des çâstras, qui interdisaient l'émigration dans les pays barbares et surtout la traversée de l' « eau noire ». C'est l'Indochine, avec Java, qui nous a

(1) *Journal des Savants*, 1861, p. 458.

révélé son expansion coloniale ; et c'est là un fait si important qu'il ne lui manque que d'être constaté par des documents plus explicites pour fournir à l'histoire de l'Inde le plus attachant et le plus instructif de tous ses chapitres.

Telle que la pénurie des sources nous permet de la tracer, l'évolution de cette Inde extérieure est encore d'un puissant intérêt.

C'est vers le commencement de l'ère chrétienne que les Hindous s'établirent en Indochine. Ils y formèrent deux Etats : sur la côte orientale, le Champa ; sur le bas Mékhong, un royaume que nous ne connaissons encore que sous son nom chinois de Founan.

Une tradition courante dans ce dernier pays, et que nous ont conservée les Chinois, racontait d'une manière pittoresque, et sans doute peu éloignée de la vérité, l'arrivée sur ces bords du héros civilisateur. Son nom, qui se dissimule sous la forme chinoise de Houen-tien, n'était autre peut-être que celui du célèbre clan brahmanique des Kaundinya. Il était venu par mer, sur une jonque marchande, armé d'un arc merveilleux. Les naturels, d'abord hostiles, ne résistèrent pas à l'effet de sa première flèche. Alors cet archer, qui était aussi un politique, fit ce que font les conquérants avisés : il épousa la reine du pays. Cette fille de la nature ignorait encore, comme tous ses sujets, l'art du vêtement : le premier dont elle usa fut la robe de noces offerte par son époux, et qui se composait d'une simple pièce d'étoffe ingénieusement munie d'un trou pour le passage de la tête. Tels furent les humbles débuts de la civilisation indochinoise. Nous allons la voir se développer rapidement.

Au IIIe siècle, nous trouvons le Founan en relations avec l'Inde et la Chine. Pendant les deux siècles suivants, nous le voyons remplir envers l'Empire chinois ses devoirs de tributaire. De

cette époque, rien n'a subsisté — rien au moins de reconnaissable, — ni un monument, ni une inscription. Le travail de la pierre était sans doute peu familier aux gens du Founan ; ils étaient de préférence orfèvres et fondeurs, mais on comprend aisément que leurs œuvres en ce genre ne soient pas arrivées jusqu'à nous.

Au VIe siècle se produit un déplacement de l'hégémonie politique : le Founan vaincu fait place à son vassal triomphant, le Cambodge. Ce changement coïncide avec une véritable renaissance : de toutes parts s'élèvent d'élégants sanctuaires de brique dont les portes s'encadrent de monolithes finement sculptés; une foule de stèles célèbrent en vers sanskrits les louanges des rois ou formulent en langue vulgaire le détail de leurs bonnes œuvres; une pléiade d'artistes s'applique avec ardeur à la recherche de formes neuves et plus belles. Deux ou trois siècles passent et cet effort toujours accru se réalise enfin dans les monuments d'Angkor, avec leur forêt de tours, leurs immenses cloîtres sculptés de bas-reliefs, leurs majestueuses avenues, leurs nobles escaliers, tout ce magnifique ensemble où l'originalité du plan s'allie à la pureté des lignes et à la grâce du décor.

Le dieu qu'on adorait dans ces temples n'était pas le même qu'aujourd'hui : ce n'était pas le Buddha chaste et calme, le docteur de l'impermanence et du renoncement. La Bonne Loi avait, il est vrai, paru de bonne heure dans ces régions nouvelles, mais sans y trouver le succès qui l'attendait, vers la même époque, au nord de l'Himalaya, dans le pays des sables. Ici, l'indulgence du ciel, la fécondité de la terre et des eaux faisait tort sans doute à la Vérité de la Douleur. Plus séduisant que l'apôtre du Nirvâna était le dieu de l'énergie humaine, l'impétueux Maheçvara, dont les artistes ne se lassent pas de repré-

senter la danse sacrée, mélange de ferveur mystique et d'ivresse sensuelle. C'est à lui qu'allait la piété du peuple, en attendant que l'infortune l'eût préparé à goûter la saveur un peu amère des consolations bouddhiques.

Le Cambodge, arrivé au XIIe siècle à l'apogée de sa puissance, tombe peu après dans une décadence rapide et définitive. La cause extérieure de cette ruine fut l'invasion des Taï. Le mot d'inondation conviendrait mieux peut-être à la marche de cette race singulière qui, souple et fluide comme l'eau, s'insinuant avec la même force, prenant la couleur de tous les ciels et la forme de tous les rivages, mais gardant sous ses aspects divers l'identité essentielle de son caractère et de sa langue, s'est épanchée comme une nappe immense sur la Chine méridionale, le Tonkin, le Laos, le Siam, jusqu'à la Birmanie et à l'Assam. Partout les Taï se constituèrent en petites principautés autonomes ; au Siam seulement ils réussirent à former un grand Etat. Ces Siamois qu'on voit, au XIIe siècle, défiler en costumes barbares sur les bas-reliefs d'Angkor-Vat, comme soldats au service du Cambodge, ne tardent pas à se rendre indépendants. Libérés, ils se font conquérants : ils soumettent le Laos et une partie de la péninsule malaise ; ils s'attaquent enfin au Cambodge lui-même et étouffent brusquement sa splendide civilisation.

La soudaineté de cette catastrophe, au premier abord surprenante, s'explique par la composition hétérogène de l'Etat cambodgien. Là, une aristocratie cultivée, d'origine étrangère, recouvrait d'un brillant mais très mince vernis la masse brute de la population khmère. Or, s'il est vrai que quelques invasions ne frappent pas mortellement un peuple, elles peuvent très bien anéantir une élite et par suite la civilisation qui se concentre en elle, surtout quand elles s'accompa-

gnent, comme c'est l'usage constant en Extrême-Orient, de razzias immenses de captifs. C'est sans doute à cette disparition de la partie pensante et industrieuse de la société qu'il faut attribuer l'arrêt brusque des constructions, l'interruption des documents épigraphiques, l'oubli du sanskrit. Quant au peuple, rien ne prouve qu'il ait fortement réagi contre l'agression ; peut-être même la salua-t-il comme une délivrance. Si on considère en effet qu'il était contraint non seulement de fournir la main-d'œuvre nécessaire à ces gigantesques constructions dont la masse étonne encore aujourd'hui, mais en outre d'assurer le service et l'approvisionnement des innombrables sanctuaires semés sur le sol de cet empire, dont on pourrait dire, comme de la France du XIe siècle, qu'il était vêtu d'une robe de temples, on ne peut guère douter qu'après quelques siècles de ce régime, la population laborieuse ait été décimée et ruinée. Elle mit sans doute peu d'ardeur à défendre la cause de ces dieux rapaces, propriétaires d'esclaves et percepteurs de dîmes ; et il n'est pas impossible que les mutilations systématiques constatées dans leurs temples soient l'œuvre de paysans exaspérés.

Le vainqueur offrait d'autre part au vaincu une compensation précieuse : il lui apportait une religion douce, dont les doctrines de résignation conviennent à merveille aux peuples fatigués et déchus ; une religion économique, dont les ministres, voués à la pauvreté, se contentaient d'un toit de paille et d'une poignée de riz ; une religion morale, dont les préceptes assuraient la paix de l'âme et la tranquillité sociale. Le peuple khmèr l'accepta, on peut le croire, sans répugnance, et déposa avec satisfaction le fardeau écrasant de sa gloire.

Dès lors l'état politique de l'Indochine occi-

dentale était fixé. A la vérité, le Siam eut à soutenir contre ses redoutables voisins de l'Ouest une lutte de plusieurs siècles, où il eût peut-être succombé, si les rois birmans avaient su donner un succès durable à leur rêve de monarchie unitaire. Mais la Birmanie se consuma en guerres intérieures. Le bouddhisme même ne réussit point à la pacifier. Le temps ne lui avait cependant pas manqué pour cette tâche. La tradition veut que les premiers missionnaires bouddhistes aient abordé au Pégou sous Açoka, au IIIe siècle avant J.-C., et rien n'est plus vraisemblable. Plus tard le Mahâyâna prospéra dans la vallée de l'Irâwadî et notamment à Pagan. Enfin, au XIe siècle, un Açoka birman, Anuruddha, qui n'hésitait pas à guerroyer pour obtenir par la force des livres saints ou des reliques, fit régner dans son empire le bouddhisme singhalais. Ces efforts ne furent pas vains, et il n'est sans doute aucun pays où la foi bouddhique soit plus éclairée et plus agissante qu'en Birmanie. Il n'en est pas moins vrai que l'histoire de ce malheureux pays n'est qu'une suite ininterrompue de révoltes, de trahisons, de meurtres, de supplices et de massacres. Les flèches d'or des stûpas, élevés en mémoire de Celui qui mit à la base de sa doctrine le respect absolu de la vie, dominent de leur sérénité ironique ces carnages de vibrions acharnés. A plusieurs reprises, un monarque réussit à imposer sa suzeraineté aux autres, et aussitôt les pays voisins en ressentent le contre-coup. Au XVIe et au XVIIIe siècles, les invasions birmanes se succédèrent au Siam : Ayuthia fut prise trois fois; le dernier siège, celui de 1767, eut pour conséquence le transfèrement de la capitale à Bangkok. Toutefois aucune de ces incursions n'aboutit à une conquête permanente, et la puissance siamoise s'affirma de plus en plus dans la vallée du Mékhong jusqu'au jour où le protectorat français

du Cambodge vint mettre une limite à ses ambitions.

Dans toutes ces contrées, la civilisation hindoue subsista donc sous sa forme bouddhique, non sans garder des traces manifestes de la période antérieure. Il en fut autrement sur la côte orientale. Le Champa, pressé au Nord par les Annamites, à l'Ouest et au Sud par les Cambodgiens, exposé sur son front de mer aux incursions des pirates, eut une vie agitée et précaire. Le loisir lui manqua pour développer, comme le Cambodge, son architecture, dont les premiers monuments sont pourtant des œuvres remarquables. Sa culture décrut peu à peu, tandis qu'il usait ses forces dans une résistance désespérée à la poussée annamite. Il finit par succomber, et, à part quelques îlots de population chame dans le Sud de l'Annam, à part un ou deux temples où des prêtres plus semblables à des sorciers polynésiens qu'à des brahmanes hindous célèbrent des rites défigurés, les mœurs chinoises se sont étendues sur tout l'Annam et même sur la Cochinchine, d'où les Cambodgiens furent refoulés à la fin du XVIIIe siècle.

Entre ces deux zones de civilisation, l'Indochine centrale en forme une troisième : la zone de la barbarie. Dans ces régions encore mal connues, une mosaïque de tribus aborigènes — Jaraï, Sedang, Bahnar, Stieng, etc., — les unes paisibles, les autres guerrières et pillardes, perpétuent, à quelques lieues de nos postes, les idées rudimentaires et les coutumes brutales d'un lointain passé. Au Nord, le cercle montagneux qui contourne le Delta tonkinois donne asile à des populations immigrées — Taï, Man, Meo, Lolo, — que pénètre peu à peu l'influence bienfaisante de notre administration.

Tel est donc le tableau général de la péninsule, et la multiplicité des éléments qui le composent fait pressentir la variété des études correspon-

dantes. Toutes les sciences doivent ici prêter leur aide : anthropologie, ethnographie, linguistique, épigraphie, archéologie ; et aussi toutes les langues : sanskrit, pâli, chinois, annamite, cham, khmèr, laotien, siamois, birman, môn. La tâche est d'une rare complexité et je ne saurais avoir d'autre prétention que d'y contribuer pour une humble part.

Cette réserve se justifie mieux encore quand on examine quel est, à l'heure actuelle, l'état de nos connaissances.

II

Longtemps l'Europe ne fut instruite des choses d'Indochine que par les rapports des missionnaires. Leurs renseignements étaient succincts. Sans négliger entièrement les productions naturelles et les mœurs du pays, ils étaient particulièrement copieux sur le démon et ses manœuvres. C'est ainsi qu'on apprit par le P. Borri que les diables de Cochinchine se montraient « avec des ergots de coq, une longue queue, des ailes de chauves-souris, avec un visage farouche, des yeux estincellans, rouges et enflammez (1) ». Si les Pères Jésuites avaient gardé la direction des missions d'Annam, le cercle de ces informations se fût sans doute élargi. La Compagnie de Jésus a toujours montré quelque penchant pour les divertissements philologiques ; elle a abondamment écrit sur la Chine et, aujourd'hui encore, le nom de Zi-ka-wei est cité avec honneur dans le monde savant.

Mais dès la fin du XVIIe siècle l'Indochine fut attribuée à la Société des Missions étrangères et ce sévère institut n'eut jamais un goût très vif pour les études profanes. Cependant, avant de

(1) *Relation de la nouvelle mission des Pères de la Compagnie de Jésus au royaume de la Cochinchine*, traduite de l'italien... Rennes, 1631, p. 2:2.

passer la main, les Jésuites avaient eu le temps de donner au public un ouvrage qui est, pour l'époque, une manière de chef-d'œuvre : le *Dictionnaire annamite-latin-portugais* du P. Alexandre de Rhodes, publié en 1651. Ce lexique est resté la base de tous les travaux ultérieurs, qui l'ont seulement complété et parfois gâté. Les connaisseurs y goûtent un sens très fin de la phonétique et l'ingéniosité d'une transcription qui a défié jusqu'ici tous les assauts.

L'évangélisation avait réussi dans les pays annamites et donné matière à une longue série de bulletins de victoire. Il en fut autrement au Cambodge et au Laos : là le démon se montra aussi tolérant qu'invincible ; les Pères n'obtinrent ni conversion ni martyre ; par suite ces régions insipides furent négligées et n'obtinrent même pas l'honneur d'un dictionnaire.

C'est seulement au milieu du siècle dernier que le voyageur français Henri Mouhot inaugura l'exploration de la vallée du Mékhong. Chargé en 1858 d'une mission par les Sociétés géographique et zoologique de Londres, il parcourut le bas Ménam, visita le Cambodge et traça un premier itinéraire dans le Laos mystérieux, entre Korat et Luang-prabang. Mouhot était avant tout un naturaliste, mais les bêtes et les plantes ne lui cachaient pas les beautés de la nature et de l'art. Le jour où les ruines d'Angkor surgirent à ses yeux, il se sentit transporté d'admiration : « Nous mîmes, écrivait-il, une journée entière à parcourir ces lieux, et nous marchions de merveille en merveille dans un état d'extase toujours croissant. Ah ! que n'ai-je été doué de la plume d'un Chateaubriand ou d'un Lamartime, ou du pinceau d'un Claude Lorrain, pour faire connaître aux amis des arts combien sont belles et grandioses ces ruines peut-être incomparables ! »

Ces pages enthousiastes, qui révélaient au

monde un art oublié, sont les premières de l'archéologie cambodgienne. Elles ne pouvaient manquer d'attirer sur les pas de l'éloquent voyageur, bientôt arrêté par la mort, d'autres pèlerins passionnés.

Quelques années plus tard, en effet, nous trouvons installé dans ces ruines, mesurant, copiant, décrivant avec le zèle d'un archéologue de profession, l'homme qui devait reprendre et mener à bien l'œuvre commencée par Mouhot : Doudart de Lagrée. En 1865, il arrivait à la fin de son séjour colonial et s'apprêtait à quitter ses fonctions de représentant de la Cochinchine au Cambodge. Dès que l'amiral de la Grandière, gouverneur de la Cochinchine, fut rentré de France, de Lagrée descendit à Saïgon pour régler avec lui l'époque de son départ, que sa santé ébranlée lui commandait de ne pas retarder. En guise de congé, il reçut l'offre d'explorer le cours du Mékhong et, comme il l'écrivait ensuite à sa famille consternée, il ne trouva d'autre réponse que celle-ci : « Pourquoi pas ? »

La nouvelle mission que l'amiral de la Grandière avait arrêtée avec le marquis de Chasseloup-Laubat, ministre de la Marine, avait pour notre colonie de Cochinchine une importance capitale. Nous étions établis aux embouchures d'un fleuve qui, sur 5 degrés de latitude, était entièrement inconnu, dont on ne pouvait dire s'il était navigable ou non, s'il traversait des pays riches ou stériles, peuplés ou déserts, s'il était destiné à devenir une grande artère commerciale ou si son rôle devait se borner à fournir de l'eau aux cultures des riverains. Le commandant de Lagrée fut chargé de résoudre ces questions pressantes. Le choix était des plus heureux : sage et ferme, prudent et intrépide, plein de bonté et de dignité à la fois, il avait toutes les qualités propres à imposer le respect et à gagner la confiance, Sous ses

ordres fut placé, comme une brillante antithèse, l'audacieux, le bouillant Francis Garnier, qui devait un peu plus tard exécuter avec une poignée d'hommes cette fabuleuse conquête du Delta tonkinois dont le récit semble détaché d'une chanson de geste. Avec eux partaient l'enseigne de vaisseau Delaporte, M. de Carné, délégué politique du ministère des Affaires étrangères, et le Dr Thorel, chargé des observations d'anthropologie et d'histoire naturelle. La mission était parfaitement composée, munie d'instructions très pratiques qui devaient la guider sans l'entraver, et commandée par un homme qui était, dans toute la force du terme, un chef. Ce chef était aussi par bonheur un fervent archéologue. Nous lui devons la première étude des monuments cambodgiens : elle est faite de main de maître et n'a point vieilli. Avant de partir pour son grand voyage, ce fut aux ruines d'Angkor qu'il voulut d'abord conduire ses compagnons, comme pour imprimer dans leurs esprits la plus saisissante image du passé dont ils allaient suivre les vestiges. Il avait également compris toute l'importance des inscriptions pour l'histoire de ce pays, il en avait estampé quelques-unes, et une note de sa main prouve que, sans en savoir l'écriture ni la langue, il avait reconnu sur les deux faces d'une stèle de Lolei, le même texte écrit en caractères différents (1).

Doudart de Lagrée fut donc, sur le terrain de l'histoire, comme sur celui de la politique et de la géographie, un précurseur. Pas plus que Mouhot, il ne survécut à sa tâche; mais en expirant à Tong-tchouen, au Yunnan, le 12 mars 1868, il put la juger achevée. Le Mékhong était désormais connu : on en avait noté les sinuosités, les variations, les obstacles; on avait pris contact avec

(1) Bergaigne, *Les inscriptions sanscrites du Cambodge*, Paris, 1882, p. 36.

les habitants de ses rives, étudié leur caractère et leurs ressources. D'importants monuments, tels que Vat Phou de Bassac, avaient été signalés. L'étude anthropologique et linguistique des peuplades sauvages de l'Indochine centrale était amorcée. Le Fleuve Rouge lui-même, que l'initiative hardie de Jean Dupuis allait bientôt ouvrir à notre pavillon, avait été reconnu comme une voie navigable. En un mot, la péninsule se dessinait pour la première fois avec ses contours et son relief. Ce fut à Francis Garnier qu'incomba le soin de rédiger la relation de ce magnifique voyage. Il le fit avec une science et un talent dignes de tout éloge, et son livre est resté jusqu'ici l'ouvrage fondamental des études indochinoises (1).

Un des membres de cette mission, M. Louis Delaporte, séduit, comme ses compagnons, par l'art cambodgien, s'était promis de le faire connaître en France, non seulement par des descriptions et des dessins, mais par des originaux ou des moulages. Il eut le bonheur de faire partager sa conviction au Gouvernement, et en 1873, il partait de Saïgon à la tête de la « Mission d'exploration des monuments khmers ». Il visita les principaux monuments : Prah Khan, Koh Ker, Beng Mealea, Angkor, et peu après il reparaissait à Paris avec cent vingt caisses de sculptures. Le Louvre effrayé leur ferma ses portes ; le Palais de l'Industrie l'imita. Enfin on leur découvrit un asile au Palais de Compiègne. Elles en revinrent en 1878 pour figurer à l'Exposition universelle dans les salles du Trocadéro ; elles y sont restées depuis, et cette belle collection, notablement enrichie par la suite, forme maintenant le Musée indochinois, dont M. Delaporte est encore aujourd'hui l'actif et dévoué conservateur.

(1) *Voyage d'exploration en Indochine*, Paris, 1873, 2 vol. in-4°.

En quittant l'Indochine, il y avait laissé un de ses plus zélés collaborateurs, le Dr Harmand. Après avoir fait, aux côtés de Francis Garnier, la conquête du Tonkin, M. Harmand se hâta de revenir à son métier d'explorateur et, de 1875 à 1877, sillonna de ses courses infatigables le Cambodge et Laos, se préparant par une connaissance de plus en plus intime de notre empire indochinois au rôle important qui devait lui échoir bientôt dans la politique et la diplomatie françaises en Extrême-Orient. Il visita de nouvelles régions, de nouveaux monuments, il releva aussi de nouvelles inscriptions et prit soin de les estamper. Quelque temps après, le professeur Kern déchiffrait trois de ces estampages. L'épigraphie cambodgienne était fondée. Elle allait prendre aussitôt un développement inespéré.

A la même époque, M. Aymonier, successeur de Moura (1) dans les fonctions de résident au Cambodge, étudiait les fac-similés reproduits dans le *Voyage* de F. Garnier et calquait lui-même quelques inscriptions nouvelles d'où il tirait aussitôt plusieurs données historiques. Chargé en 1882 d'une mission officielle, il commençait cette remarquable exploration du Cambodge, du Laos et de l'Annam qui mettait bientôt entre les mains des savants une splendide moisson épigraphique. A la lecture de ces documents, la brume de légendes qui masquait le passé de l'Indochine se dissipa comme par enchantement et dévoila d'un seul coup cinq siècles d'histoire. Les découvertes ultérieures n'ont fait que compléter sur des points de détail les faits ainsi révélés.

La dernière des grandes missions indochinoises

---

(1) Moura est l'auteur du seul ouvrage d'ensemble qui existe sur le Cambodge : *Le Royaume du Cambodge*, Paris, 1883, 2 vol

est celle de M. Pavie (1). Elle a duré quinze ans — de 1879 à 1895 — et utilisé 40 collaborateurs. Ce sont là des chiffres imposants, mais que justifient les résultats obtenus. Nous devons à la mission Pavie deux choses qu'on ne saurait estimer à un trop haut prix : nous lui devons d'abord la conquête du Laos, conquête modèle opérée par la persuasion, sanctionnée par la gratitude; nous lui devons ensuite la carte de l'Indochine, qui est elle aussi une conquête, une de ces conquêtes scientifiques qui coûtent bien des efforts et des sacrifices, mais qui ouvrent au progrès humain une voie plus facile et plus sûre.

Une fois achevée la reconnaissance générale du pays, le rôle des missions temporaires était terminé, et la suite des recherches allait incomber désormais à des services permanents ; la topographie au Service géographique, la géologie au Service des mines, l'histoire naturelle à la Mission scientifique permanente. Les études historiques ne pouvaient être oubliées dans ce vaste plan d'organisation, et c'est ainsi que naquit le projet de la Mission archéologique permanente, qui devait prendre peu après le nom d'Ecole française d'Extrême-Orient. Les orientalistes qui avaient si longtemps souhaité une telle création, sans presque oser l'espérer, virent enfin leurs vœux comblés par une promesse toute pareille à celle que Guillaume Budé — il est permis, toutes proportions gardées, d'évoquer ici ce souvenir — rappelait en ces termes au fondateur du Collège de France : « Nous vous avons représenté la Phi-

(1) En 1887 se place la mission de l'architecte Lucien Fournereau, dont les deux albums (*Les Ruines d'Angkor* et *Les Ruines khmères*, Paris, 1890) ont grandement contribué, avec les ouvrages de MM. L. Delaporte (*Voyage au Cambodge*, Paris, 1880), A. Tissandier, (*Cambodge et Java*, Paris, 1896), Aymonier (*Le Cambodge*, Paris, 1900-1904), à populariser l'art cambodgien.

logie comme une fille pauvre qui était à marier, et nous vous avons prié de lui faire une dot. Vous nous avez promis, avec cette bonté naturelle et spontanée qui vous est propre, que vous fonderiez une école, une pépinière, en quelque sorte, de savants (1). » Mais ils n'eurent pas lieu d'ajouter, comme Budé : « On dit que vous n'avez pas tenu vos promesses. » Les promesses de M. le gouverneur général Doumer furent tenues aussitôt que faites. Dès l'année suivante, en 1899, l'Ecole se mettait au travail. A la suite des vaillants pionniers dont j'ai rappelé les noms, elle a entrepris une vaste enquête dont les résultats sont des plus satisfaisants. Elle a procuré à des travailleurs de bonne volonté qui, laissés à eux-mêmes, se fussent dépensés en stériles regrets ou en tentatives manquées, un centre de travail qui a encouragé, guidé et coordonné leurs efforts. L'érudition locale, trop souvent faible et arriérée, s'est revivifiée au contact des laborieux jeunes gens qui vont chaque année porter là-bas l'esprit des nouvelles méthodes et continuer l'œuvre de leurs aînés. Ainsi s'est créé, aux extrémités du continent asiatique, un grand foyer intellectuel qui, s'il est convenablement entretenu, fera sans aucun doute honneur à la science française.

III

Nous venons de parcourir les grandes étapes de la découverte de l'Indochine. Quel est, en résumé, le bilan de nos connaissances ? On lui souhaiterait plus d'ampleur ; mais, pour en juger avec équité, il convient de ne pas oublier qu'il résulte d'un travail relativement court, intermittent, poursuivi par un effectif très restreint et dans des conditions difficiles.

(1) A. Lefranc. *Histoire du Collège de France*, p. 105.

Dans les pays annamites, l'étude pratique de la langue ne laisse rien à désirer, mais l'analyse linguistique en est à peine commencée : c'est seulement dans ces derniers temps que les travaux de MM. Chéon et Cadière ont ouvert de ce côté des perspectives encourageantes (1). L'histoire d'Annam a très peu progressé : les Annales impériales, qui en sont la source essentielle, n'ont pas encore été traduites, et le public en est réduit à de secs et médiocres résumés. L'histoire des institutions, si brillamment inaugurée par le magistral ouvrage de Luro (2), en est restée à son coup d'essai. L'archéologie n'a pas eu meilleure fortune, malgré le souvenir déférent qu'il sied de donner aux recherches du regretté Gustave Dumoutier sur les antiquités et le folk-lore du Tonkin (3). La littérature populaire et savante doit beaucoup aux travaux d'un laborieux et sagace érudit, Antony Landes (4). A Saïgon, la Société des Etudes indochinoises a maintenu une louable tradition d'activité intellectuelle.

L'ancien Champa et ses modernes survivants, les Chams, étaient, il y a vingt ans complètement ignorés : ils doivent leur résurrection à M. Aymo-

(1) L. Cadière. *Phonétique annamite (dialecte du Haut-Annam)*, Paris, 1902 ; A. Chéon, *Note sur les Muong de la province de Son-tay* (Bull. de l'Ecole française d'Extrême-Orient, V. 328).

(2) *Le Pays d'Annam*, Paris, 1897.

(3) Voir notamment : *Les symboles, les emblèmes et les accessoires du culte chez les Annamites*, Paris, 1891 ; *Etude historique et archéologique sur Cô-loa*, Paris, 1892 ; *Les Pagodes de Hanoï*, Hanoï, 1897 ; *Le Rituel funéraire des Annamites*, Hanoï, 1904 ; *Les Cultes annamites*, Hanoï, 1907 (ouvrage posthume).

(4) *Notes sur les mœurs et les superstitions populaires des Annamites* (Exc. et Reconn., 1880 et s.) *Les Pruniers refleuris* (Ibid., 1884); *Contes et légendes annamites*; Saïgon, 1886.

nier, qui a donné la grammaire de leur langue, traduit leurs pauvres chroniques, recueilli leurs traditions et déchiffré leurs inscriptions en langue vulgaire (1). Bergaigne a publié et traduit les inscriptions sanskrites et tracé les grandes lignes de l'histoire du Champa (2). Landes a publié une collection de contes précieuse pour l'étude de la langue. Les membres de l'Ecole française ont ajouté de nouvelles découvertes aux anciennes. Les ruines du Quang-nam explorées par M. Parmentier et son assistant M. Ch. Carpeaux ont révélé de nouveaux édifices et livré des inscriptions d'un grand intérêt historique (3). Enfin le *Dictionnaire cham-français* de MM. Aymonier et Cabaton (Paris, 1906) a heureusement complété notre outillage (4).

Au Cambodge, les choses n'ont pas pris un tour aussi favorable. Nous possédons, il est vrai, un *corpus* partiel des inscriptions sanskrites, supérieurement publiées et traduites par Abel Bergaigne et M. Auguste Barth (5), et un excellent *Inventaire descriptif des monuments du Cambodge*, rédigé par M. Lunet de Lajonquière (Paris, 1907). Mais une grande partie des inscriptions reste à déchiffrer; la langue ancienne est encore pleine

(1) *Grammaire de la langue chame*. Saïgon. 1889; *Légendes historiques des Chams*. Ibid. *Première étude sur les inscriptions tchames*, Paris, 1891. *Les Tchames et leurs religions*. Paris. 1892.

(2) *Inscriptions sanscrites de Campâ*, Paris. 1893; *L'ancien royaume de Campâ dans l'Indochine*, Paris. 1888.

(3) H. Parmentier et L. Finot. *Le Cirque de Mi-son*. Hanoï, 1904; H. Parmentier et E. M. Durand. *Le Trésor des rois chams*. Ibid. 1905.

(4) On doit aussi d'excellents travaux de détail à MM. A. Cabaton (*Nouvelles recherches sur les Chams*. Paris, 1901) et E.-M. Durand (divers articles dans le *Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient*). Un *Inventaire des monuments chams*. par M. H. Parmentier est sous presse.

(5) *Inscriptions sanscrites du Cambodge*, Paris, 1885-1893.

d'obscurités; nous attendons toujours une grammaire khmère; le dictionnaire que son auteur, M. Aymonier considérait lui-même comme un essai, puisqu'il l'avait publié en autographie (1), demeure notre seule ressource; la partie la plus intéressante de la littérature est inédite (2); le folk-lore est à peu près inconnu. Enfin c'est depuis deux ans seulement que le P. Wilhelm Schmidt (3) a institué la comparaison du khmèr avec les idiomes congénères (4).

Au Laos, la situation est pire encore : ni grammaire, ni dictionnaire, ni textes : bref, une page blanche. L'ethnographie des peuplades sauvages du bassin du Mékhong est à peine effleurée et contraste défavorablement avec celle des populations tonkinoises sur laquelle nous sommes bien renseignés grâce aux travaux méritoires des officiers du corps d'occupation (5).

Nous pouvons franchir nos frontières sans être écrasés par la comparaison. En Birmanie, l'histoire se réduit au petit manuel du colonel Phayre (6); la masse énorme des inscriptions est une mine inexploitée, et si l'archéologie birmane

---

(1) *Dictionnaire khmer-français*, Saïgon, 1878.

(2) Un certain nombre de textes ont été imprimés par l'abbé Guesdon, Paris, Plon, 1901 et suiv.

(3) *Grundzüge einer Lautlehre der Mon-Khmer Sprachen.* Wien, 1905; *Die Mon-Khmer Völker*, Braunschweig, 1906.

(4) L'étude des sources chinoises de l'histoire du Cambodge a été commencée par M. Paul Pelliot : *Mémoire sur les coutumes du Cambodge par Tcheou Ta-Kouan; Le Fou-nan; Deux itinéraires de Chine en Inde à la fin du* VIIIe *siècle.* (Bull. de l'Ecole française d'Extrême-Orient. II, 122; III, 248; IV, 131.)

(5) Ils ont été résumés dans le livre de M. Lunet de Lajonquière, *Ethnographie du Tonkin septentrional.* Paris, 1906. Cf. aussi les travaux de MM. A. Bonifacy, *Les groupes ethniques de la Rivière Claire.* Paris, 1907 : E. Diguet, *Les Montagnards du Tonkin.* Paris, 1908, etc.

(6) *History of Burma*, Londres, 1884.

a bénéficié de quelque attention, c'est principalement à Berlin. Les Môns, dont la langue, la littérature, les inscriptions devraient être depuis longtemps étudiées, les Môns se fondent peu à peu dans la race dominante sans que personne s'inquiète de préserver le souvenir d'une civilisation qui s'éteint et de garder la clef de documents qui deviendront bientôt indéchiffrables.

Au Siam, le savant et laborieux Pallegoix, à qui nous devons une grammaire, un dictionnaire et une petite encyclopédie du pays, n'a pas fait école. De nos jours, le colonel Gerini a traité quelques questions de l'histoire siamoise avec érudition et sagacité. Sous son inspiration s'est fondée à Bangkok une société savante (*Siam Society*) dont il est permis d'attendre beaucoup, si elle ne se laisse pas envahir par la langueur à laquelle échappent difficilement les Sociétés d'Extrême Orient.

J'ai omis dans ce rapide exposé plusieurs travaux estimables à des titres divers, mon but étant simplement de montrer que si quelque chose a été fait, il reste beaucoup plus à faire.

IV

Pour accomplir cette tâche, il faut de nouveaux ouvriers. Nous espérons qu'il s'en présentera et qu'ils apprécieront l'utilité de cette école d'apprentissage qui leur est offerte au Collège de France. Les futurs pensionnaires de l'Ecole française, en particulier, trouveront un certain profit à s'initier, avant leur départ, aux particularités d'un monde parfois déconcertant, aux questions qui s'y agitent, au travail qui s'y accomplit.

Nous serions heureux d'y voir aussi quelques futurs fonctionnaires. Depuis quelques années, le métier d'administrateur s'est grandement compliqué. La politique d'association, dont M. Har-

